

MONTÉVIDÉO 31



Magazine de la Communauté OHEL AVRAHAM





LA LOTERIE Solidaire

Depuis 1843, des générations de philanthropes ont participé aux loteries du Casip-Cojasor. A votre tour, gagnez des lots d'exception et inscrivez votre nom dans l'histoire de la solidarité juive.

DU 5 OCTOBRE AU 26 NOVEMBRE 2020

GAGNEZ DES LOTS PRESTIGIEUX

Une voiture PEUGEOT, des billets d'avion vers Israël offerts par JOUR J, un week-end au FORGES HÔTEL, une nuit à l'HÔTEL INTERCONTINENTAL à Paris, un perfecto femme MON CUIR.COM, des sacs GERARD DAREL, des entrées au MAHJ, un bijou offert par ANNABELLE CUKIERMAN expert en joaillerie, des soins la SULTANE DE SABA, un conseil en aménagement d'une pièce de votre logement par l'agence GABELI, une prestation traiteur de l'ARBRE de VIE, un diamant de chez FREE DIAM'S, un sac SANDRO, une APPLE WATCH, et de nombreux autres lots.

Solidaire, c'est être gagnant à tous les coups !
La Loterie qui fait du bien



Soutenez l'action sociale de la Fondation Casip-Cojasor en achetant votre billet !

**BILLET À 26€ DISPONIBLES SUR
WWW.LOTERIE-CASIP.FR OU AU 01.49.23.71.40**

JEUDI 26 NOVEMBRE À 18H : TIRAGE AU SORT (SOUS CONTRÔLE D'HUISSIER)
LUNDI 7 DÉCEMBRE À PARTIR DE 19H : SOIRÉE DE REMISE DES LOTS

L'INTÉGRALITÉ DES FONDÉS COLLECTÉS FINANCIERONT NOS ACTIONS SOCIALES

REÇU CERFA

Règlement disponible sur le site internet. La loterie est ouverte à toutes personnes physiques majeures, ou mineures avec autorisation du tuteur légal, résidentes en France Métropolitaine



Ne pas jeter sur la voie publique

Le Mot du Rabb

2 ■ Jacky Milewski

Le Mot du Président

3 ■ Marc Kogel

L'Édito du Rédacteur en chef

4 ■ Anthony Gribe

Actualités

5 ■ Claude Goasguen : Disparition d'un « Mentsch »
Charles Meyer

6 ■ Adin Steinsaltz : un géant nous a quittés
Julien Roitman

Judaïsme

8 ■ Pourquoi je suis juif ? Michaël de Saint Cheron

13 ■ La Torah : Aux antipodes de l'Histoire
Rabbin Jacky Milewski

16 ■ Leadership et Judaïsme Guila Clara Kessous

Directeur de la publication :

Marc Kogel

Rédacteur en chef :

Anthony Gribe

Secrétaire de rédaction :

Joëlle Dayan

Conception graphique :

Christelle Martinez

A.C.T.I.

31 rue Montevideo - 75116 Paris

Tél. 01 45 04 66 73

Fax 01 40 72 83 76

acti@montevideo31.com

www.montevideo31.com

« Il revient à chacun de vérifier si
les prestations de cachetout
proposées par les annonceurs sont
conformes à ses propres exigences ».



Histoire

20 ■ La musique peut-elle être antisémite ?
Richard Wagner, le maître-chanteur des lois
de Nuremberg Anny Kessous Dreyfuss

23 ■ Questionnement : la Chine et les Juifs
Charles Meyer

Humour

24 ■ La page d'Avidan Avidan Kogel

Carnet de famille

24 ■ Naissances, bar mitzvah, mariages, décès...

La couverture

« Hakafot » tableau de Shoshannah Brombacher

Shoshannah Brombacher est née à Amsterdam en 1959. Diplômée en langues sémitiques anciennes de l'Université de Leyden, elle a ensuite rédigé une thèse de doctorat portant sur la communauté juive portugaise d'Amsterdam au XVIIème siècle. Bien qu'ayant suivi des cours d'art durant ses études à Leyden, elle se considère comme une autodidacte en matière de peinture. Ses sujets de prédilection s'articulent autour de scènes de la vie juive, de préférence hassidique. Elle a notamment peint des représentations de Kohélet, Shir haShirim, des fêtes juives (comme la représentation des Hakafot présentée en couverture).

Shoshannah Brombacher est membre de l'American Guild of Judaic Art.

La Torah, noble et belle parcelle !

■ par Jacky Milewski



Psaume 16, 6 : « Des parcelles m'ont été attribuées parmi les plus agréables, c'est même un beau territoire pour moi (*af na'halat chafera alai*) ». Le juif possède une chance inestimable, celle d'avoir reçu la Torah

comme chemin de vie. C'est la parcelle la plus noble qui lui fut octroyée ; et c'est aussi un bel héritage (*na'hala*) qui lui incombe de transmettre à ses descendants.

« *Chafera* » vient de la même racine que « *chofar* ». En résonance avec ce verset, le *Chofar* nous rappelle donc le patrimoine spirituel à la valeur inestimable que le peuple juif est appelé à faire vivre. C'est pourquoi la sonnerie du *chofar* renvoie tant à la ligature d'Yits'hak, qu'au don de la Torah qu'au rassemblement des exilés. Il constitue comme un appel à revenir sur les territoires perdus de la Judéité. On rappellera qu'au jour de Kippour de l'année du jubilé, on sonnait le *chofar* et le verset dit : « En cette année du jubilé, l'homme reviendra à son territoire » (Lev 25).

La *sidra de Ki Tetsé* prescrit l'injonction de restituer un objet perdu à son propriétaire. Le *Sefat Emet* (cf. *Pené Mena*

'hemV p. 102) explique que cette restitution s'applique aux choses matérielles bien sûr mais aussi aux choses spirituelles. Ainsi, le *chofar* nous restitue notre patrimoine c'est-à-dire notre identité juive qui prend toutes ses racines dans le judaïsme.

Roch Hachana est jour de Jugement (*Yom haDine*). Durant la traversée du désert, il a été confié à la tribu de « Dan », qui marchait à l'arrière du cam-

pement, la mission de restituer ce que les enfants d'Israël avaient égaré en chemin. « *Dan* » - « *Dine* ». La justice se définit comme la situation où il revient à chacun ce qui lui appartient.

Nous comprenons alors que le *chofar* retentit précisément au *Yom haDine*. Que le juif revienne à la Torah est une affaire spirituelle bien sûr, question d'identité évidemment, et aussi une exigence de justice.

... le *chofar* nous rappelle donc le patrimoine spirituel à la valeur inestimable que le peuple juif est appelé à faire vivre.
... Il constitue comme un appel à revenir sur les territoires perdus de la Judéité.



Interdépendance de tous les êtres vivants

Peut-on se souhaiter une bonne année, avec un masque sur la figure, l'impossibilité de voyager dans de nombreux pays, une incertitude sur ce que seront nos lendemains et une menace de seconde vague dont les journaux nous abreuvent quotidiennement ?

Oui, car il faut croire en des lendemains plus heureux et relativiser la situation.

D'une part, le virus est moins virulent qu'au début de la pandémie, le nombre de personnes hospitalisées et en réanimation reste faible, malgré une croissance du nombre de personnes testées positives.

Ce qu'il faut se souhaiter mutuellement c'est avant tout une bonne santé, mais il ne servirait à rien d'en exclure les autres, tous les autres, car ce dont le COVID nous convainc, c'est de l'unité du monde et de l'interdépendance de tous les êtres vivants.

On peut aussi se prendre à rêver d'une nouvelle ère de paix, c'est à dire la fin des conflits armés internationaux, avec cette lueur d'espoir qui a pris naissance depuis l'accord entre Israël et les EAU.

On peut souhaiter que les droits des minorités ethniques et religieuses soient

mieux respectés dans toutes les parties du monde, du Nord au Sud et d'Est en Ouest. Que toutes les religions enseignent et prônent la paix, la concorde et le respect de ceux qui pensent différemment.

Une bonne parnassa pour tous, car une bonne économie est sans doute le meilleur antidote contre l'aventurisme militaire.

A notre niveau, sachons collectivement et individuellement :

■ par Marc Kogel

- Garder le moral, car sans moral, on n'entreprend et on ne réussit rien,

- Etre capable de vision et de créativité pour imaginer des projets futurs,

- Trouver l'énergie nécessaire pour réaliser ces projets,

- Faire preuve de bonne humeur et d'humour pour éviter que les petites contrariétés ne finissent par nous pourrir la vie,

- Abandonner l'illusion que c'est aux autres de changer,

- Répandre la bonne parole ; dire du bien les uns des autres et ne pas répéter le lachon hara et tout ce qui s'y rapporte,

- Accepter le fait que nous puissions vivre et penser différent, sans jugement, ni condamnation,

- Et enfin voir en toute circonstance, le bon côté des choses plutôt que le mauvais.

J'espère vous revoir très prochainement tous et en bonne santé.

Chana Tova, ■



Que toutes les religions enseignent et prônent la paix, la concorde et le respect de ceux qui pensent différemment.

Une bonne parnassa pour tous, car une bonne économie est sans doute le meilleur antidote contre l'aventurisme militaire.

Et d'autre part, nous sommes nés et avons grandi depuis des millénaires avec la promesse et l'espérance d'un monde meilleur, dont nous serions - associés à Dieu - les acteurs du changement, sans jamais céder au désespoir. Nous avons vécu au cours du 20ème siècle des situations bien pires et qui paraissaient sans espoir.

Oui nous attendons un vaccin contre le COVID à l'égal du Messie ;

במהרה בימינו

(rapidement et de nos jours).

Retrouver le chemin physique de la synagogue

■ par Anthony Gripe



Chers amis,

Je profite de l'espace qui m'est offert dans ces colonnes pour vous souhaiter d'excellentes fêtes de Tichri où que vous vous trouviez.

Les mois qui viennent de s'écouler ont été particulièrement éprouvants pour nous tous, et notamment pour la communauté juive, qui a été durement touchée. Le cours « normal » de nos vies,

une fois par semaine à un office.

Une nouvelle année s'ouvre à nous, accompagnée de contraintes pesant sur l'organisation de nos offices. L'inscription préalable aux offices est devenue la norme. Pour assister aux offices des fêtes de Tichri, il faut réserver sa place. Bien entendu, cela n'ira pas sans son lot de critiques allant du « c'était mieux avant » à « l'ambiance est triste et morose ». Essayons collectivement de la voir sous un angle positif. Soyons reconnaissants du simple fait de pouvoir tenir nos offices, de l'engagement des administrateurs pour en assurer la sécurité autant que possible, du travail fourni

par les permanents de l'ACTI pour permettre la continuité de nos activités, etc. En un mot, plutôt que de critiquer, essayons d'être contents ! Un simple merci nous ravira tous (n'hésite pas cher lecteur !). L'an passé, à la même époque, dans ses mêmes colonnes, je formulais le vœu que nous fassions tous l'effort collectif d'adopter un « parler cacher ». Nous verrons si, un an plus tard, à l'aune des épreuves traversées, dans les circonstances difficiles que nous connaissons, nous sommes capables d'avoir des mots attentionnés les uns pour les autres.

Ce nouveau numéro de notre revue communautaire s'inscrit dans le droit fil des numéros de Pessah et Chavouot avec des articles fruits de réelles recherches à même de stimuler la réflexion. Le rabbin Jacky Milewski a bien voulu faire paraître dans nos colonnes le texte de sa conférence sur le Judaïsme aux antipodes de l'Histoire. Notre ami Michaël de Saint-Cheron a repris le fil de notre chronique « pourquoi je suis juif » pour nous livrer sa réflexion sur son propre parcours de vie. Guila Clara Kessous a souhaité développer le thème du leadership dans le judaïsme, alors que sa mère Any Kessous Dreyfuss nous détaille des aspects inconnus de la vie et de l'antisémitisme de Richard Wagner. Enfin, il convient de remercier Charles Meyer qui a rédigé un hommage à Claude Goasguen z'l et un questionnement sur la Chine et les juifs, et Julien Roitman qui dresse un portrait d'un géant de pensée juive, Adin Steinsaltz z'l.

Chana Tova, ■

... Il est temps de retrouver le chemin physique de la synagogue. De plus en plus souvent, le mynian est atteint de justesse. C'est la responsabilité individuelle de chacun d'essayer de se rendre une fois par semaine à un office.

tel que nous le connaissions, a été et est encore modifié. Le simple fait de se rendre dans une synagogue pour prier est devenu « extraordinaire ». Nos offices ont été interrompus, puis ont été aménagés. Rien n'est plus comme avant. Le respect des gestes barrière s'impose, la distanciation physique et l'absence de kiddouch réduisent la convivialité. Pour autant, nous sommes là : les offices ont lieu chaque jour, les fidèles endeuillés peuvent dire le kad-dich, les bar et bat mitzva sont célébrés, ... Il est temps de retrouver le chemin physique de la synagogue. De plus en plus souvent, le mynian est atteint de justesse. C'est la responsabilité individuelle de chacun d'essayer de se rendre



Claude Goasguen : disparition d'un « Mentsch »

Professeur de Droit, ancien Recteur d'Académie, ancien ministre, ancien maire, ancien député, ami fervent d'Israël et d'une touchante fidélité à la communauté juive, tout a été dit...

C'est pourquoi mon propos concerne plutôt l'homme, privé que je suis d'une amitié sincère et de longue durée sans faille.

D'une grande culture générale et éclectique, d'une intelligence lumineuse qui faisait jaillir de façon impromptue des éclairs de compréhension sur des sujets variés et complexes, Claude Goasguen

mettait ses qualités intellectuelles au service du bien public et de causes justes. Il ne pliait jamais le genou devant l'insolence du pouvoir, ne céda jamais à la soumission à la doxa.

Il était comme un roc face à l'injustice et à la manipulation, face aussi à toute flexibilité opportuniste... Peu de gens savent que son engagement à nos côtés a nuit à sa carrière politique.

Il avait compris ce que le Judaïsme, le peuple juif, avaient apporté à la France et au monde comme contribution au progrès de la civilisation, dans tous les

■ par Charles Meyer

domaines, les sciences, la médecine, les arts, l'économie, la culture en général, et évidemment la spiritualité qui ne lui était pas étrangère.

Il partageait notre doctrine, à savoir que le monde de demain devait être pensé et le monde d'aujourd'hui réparé.

A François Thual (Professeur à l'école de guerre et ancien conseiller géo-politique du président du Sénat) notre ami commun qui m'autorise à le citer, il a dit un jour : « *mon grand regret dans la vie, c'est de n'être pas juif.* »

D'une grande sensibilité sous une apparence parfois « carrée », Claude avait un sens profond de l'humain. Foncièrement bienveillant, il était toujours disposé à rendre service chaque fois qu'il le pouvait, disponibilité largement mise en œuvre dans ses fonctions de maire du 16ème arrondissement.

Ses visites dans la communauté lors de nos fêtes étaient toujours un moment de fraternité car nous sentions que son amitié n'était pas feinte.

Dans le langage de nos maîtres, il mérite d'être considéré comme faisant partie des « *hasidé oumoth haolam* » Les hommes bons et justes parmi les nations.

Nous n'oublierons jamais. ■

Il partageait notre doctrine, à savoir que le monde de demain devait être pensé et le monde d'aujourd'hui réparé.



Claude Goasguen à l'inauguration du Centre Communautaire Edmond Weil

Adin Steinsaltz : un géant nous a quittés

A din Steinsaltz n'est plus. Un géant nous a quittés.

Le rav Steinsaltz z"l a été l'homme de la démocratisation du Talmud, et représente pour notre génération ce qu'a été Rashi dans la sienne.

D'une érudition où les connaissances juives ne cédaient en rien à la culture générale, qu'il s'agisse d'art, d'histoire ou de science, il était aussi un homme d'une grande finesse (עדין) alliée à un regard pétillant d'humour, avec la modestie des véritables maîtres et cette simplicité qu'on ne rencontre que chez les plus grands.



Par ailleurs et bien peu de gens le savent, il a été le seul rabbin de sa génération à oser essayer de rétablir le Sanhédrin, comme l'avaient tenté sans succès avant lui le rav Yaakov Berab en 1538 et le rav Maïmon en 1948. Il échoua de peu à regrouper toutes les mouvances du judaïsme orthodoxe, et dut finalement y renoncer à cause des trop nombreuses dissensions qu'il rencontrait.

Né en 1937 à Jérusalem au sein d'une famille communiste d'origine polonaise, il étudiait les sciences physiques à l'Université hébraïque lorsqu'il entreprit en

parallèle un cheminement personnel qui le ramena, avec l'appui de quelques loubavitch éclairés, à la tradition juive, à l'étude des textes et à la pratique des mitsvot. Cette techouva tardive et pour une bonne part autodidacte explique probablement sa largeur de vues et sa capacité, comme les sages de la Michna, à balayer tous les sujets sans exclusive. Il épouse en 1965 'Haya Sarah Asimov, fille d'un des dirigeants 'Habad de France, qui lui donnera trois enfants et peut-être aussi sa proximité avec la culture française.

Au-delà de la soixantaine d'ouvrages qu'il a rédigés, dont en particulier « *La Rose aux treize pétales* », belle introduction au Judaïsme, son grand œuvre reste sans conteste la « traduction » en hébreu moderne du Talmud qui lui prit 45 ans de son existence, et fut suivie d'autres en anglais, puis en espagnol et en russe. Le premier volume de l'édition française fut publié en octobre 2005 par Bibliophane, dont le fondateur Daniel Radford fréquentait à l'époque la choule de la rue Montevideo.

Afin de vulgariser l'enseignement rabbinique, le rav Steinsaltz n'a pas hésité à révolutionner le format traditionnel du Talmud, pratiquement inchangé depuis l'édition Daniel Bomberg de Venise en 1520, en éclatant sur deux pages le texte Michna/Guemara habituellement regroupé sur un seul recto « a » ou verso « b », et en le complétant par des voyelles et une ponctuation moderne.

Si le commentaire de Rachi figure toujours en cursive, celui de Tossfot apparaît quant à lui en capitales, l'un et l'autre étant imprimés du côté intérieur

■ par Julien Roitman

(reliure) de la page. Du côté extérieur on trouve le texte araméen de la Guemara (bien souvent abrégé ou elliptique) complété, traduit et expliqué.

Manifestement plus porté sur la bonne compréhension du texte et de son contexte que sur le « pilpoul », Steinsaltz complète en bas de chaque page sa « traduction » par un éclairage de fond sur la discussion, et par un énoncé de la Hala'ha (pas toujours évidente et pas forcément identique à la Michna) sur les sujets étudiés.

Esprit encyclopédique doté d'une curiosité universelle, il utilise les marges verticales pour dessiner le schéma de tel ou tel concept évoqué dans la page, donner la description précise de tel objet ou de telle plante qui y sont mentionnés, rédiger une courte biographie de tel ou tel sage qui s'y est exprimé, retracer l'étymologie étrangère de certains des mots araméens rencontrés : persan, arabe mais surtout grec (omnia lingua de l'époque, équivalant à ce qu'est l'anglais aujourd'hui), et bien entendu donner la transcription en vieux français des gloses de Rashi.

Les innovateurs sont souvent mal vus au départ, en particulier quand il s'agit de tradition ou de religion, et il n'est pas impossible qu'à son époque Rabbi Yehouda Hanassi lui-même, en osant mettre par écrit la loi orale et compiler la Michna, ait pu être considéré par certains comme un dangereux révolutionnaire. De même, Maïmonide en son temps a été en butte à l'opposition farouche des rabbins de Provence, qu'il s'agisse de ses 13 articles de foi, du Michné Torah ou de son Guide des égarés qui fut même brûlé plus tard à

... tous se souviennent encore aujourd'hui de sa profondeur de vision et de son désir d'entreprendre, mais aussi de sa culture profane, de son intelligence, de sa gentillesse et de sa présence lumineuse.

Pourquoi je suis juif ?

Né d'un père catholique pratiquant et d'une mère juive déjudaisée, je fus élevé dans le catholicisme le plus ouvert, me souvenant des dîners du vendredi soir où mon frère aîné, du premier mariage de maman, Daniel Amson, qui était de lui-même revenu au judaïsme (par sa branche libérale) à l'âge de dix-huit ans, récitait le kidoush, en présence de mon père qui mettait son chapeau.

En 1980, quelle mouche me piqua quand j'eus soudain le désir de devenir non pas bénédictin, mais franciscain de la branche des Minoriten comme disent les Allemands ou Cordeliers, l'ordre du père Kolbe, ce franciscain polonais mort volontairement à la place d'un camarade de malheur inconnu dans le bloc de la mort du camp d'Auschwitz le 14 août 1941 ? Maximilien Kolbe avait créé le plus important quotidien catholique polonais avant guerre publiant à un million d'exemplaires, puis était parti au Japon créer un autre monastère consacré à l'Immaculée conception. Dans son couvent Niepokalanow, près de Varsovie, en 1940, il avait recueilli une centaine de juifs persécutés, avant d'être arrêté par la Gestapo et envoyé à Auschwitz pour actes de résistance et d'antnazisme caractérisés. Enfermé nu, par une humiliation ultime, dans l'effroyable bloc 11, cellule de la mort par la faim et soif, avec les neuf condamnés en représailles à une évasion, il réussit à transformer ce lieu d'épouvante en chapelle ardente faisant chanter ses compagnons d'une atroce agonie, à la stupéfaction des SS et de leurs sbires. J'avais décidé dans une impréparation totale, de tenter de suivre d'immensément loin les traces de ce saint absolu du 20e siècle, certes plus admirable qu'imitable. Nous étions à l'été 1981. Première destination, Cologne où je devais suivre un cours accéléré d'alle-

mand avant de gagner le 4 octobre le Minoriten Kloster de Schwarzenberg, en Bavière, qui devait m'accueillir pour mon noviciat. Mais fin septembre, mon chemin croisa celui d'une jeune musicienne altiste, arrivée de Corée du sud quelques semaines plus tôt. Nous tombâmes amoureux et j'abandonnais toute idée de persévérer dans les ordres.

À mon retour à Paris, alors âgé de vingt-six ans, j'eus un soir une conversation marquante avec mon frère aîné, de treize ans mon aîné, Daniel (zikhono livra'ha, de mémoire bénie), qui avait recouvré seul la voie de la synagogue à l'adolescence. Il avait choisi la synagogue de l'Union libérale Israélite de France (ULIF), qu'avait présidée avant la guerre son oncle André Baur, qui fut vice-président de l'Union générales des Israélites de France (UGIF), créée par Pétain en janvier 1942 pour servir l'appareil répressif nazi et établir notamment le tristement célèbre Fichier juif. André Baur fut déporté avec Odette sa femme et leurs quatre enfants par le convoi n°63 en date du 17 décembre 1943. Leur cadette Francine a 3 ans, Pierre, l'aîné, 10. Aucun ne revint. Dans notre conversation, ce soir-là, j'avais posé une question à Daniel, qui m'a toujours semblé capitale : connaissait-il un juif religieux qui avait été le plus loin possible dans l'adoption d'une autre culture tout en restant juif ? Le christianisme a des milliers et des milliers d'exemples, l'un des plus célèbres étant celui du père Matteo Ricci parvenu en Chine en 1599. Ayant appris le chinois qu'il maîtrisait parfaitement, mais encore sa culture, ses traditions religieuses, il introduisit le catholicisme dans l'empire du Milieu avec ses confrères jésuites. Quel juif - dans les périodes les plus fastes de notre histoire - a ainsi pu se faire citoyen d'une autre culture, d'une autre langue, tout en

■ par Michaël de St Cheron

demeurant un juif pratiquant ?

Daniel sans répondre à ma question ou répondant à côté, me cita Aimé Pallière (1868-1949), ce catholique lyonnais se destinant à la prêtrise, qui en pleine affaire Dreyfus, en octobre 1894, pénétra dans la synagogue du quai de Tilsit à Lyon, au soir du Yom Kippour, le grand Pardon, à l'heure solennelle et sainte de la Néila. Pallière reçut en plein cœur la révélation du peuple juif ce soir-là. Sa démarche est inimaginable aujourd'hui. Il écrivit au rabbin kabbaliste Elie Bénémozegh, l'auteur d'*Israël et l'humanité*, qui lui déconseilla de se convertir lui disant que les lois noahides (ou noachides) suffisaient pour qu'il vive avec les juifs. Il connut rapidement l'Union libérale israélite et en 1926, l'Union universelle de la jeunesse juive (UUJJ) lui remit sa présidence entre ses mains. La même année, il publia *Le Sanctuaire inconnu. Ma « conversion » au judaïsme*. Puis il devint orateur et directeur du Talmud Torah de la synagogue de la rue Copernic. Des centaines de jeunes juifs préparant leur bar mitsva passèrent entre ses mains. Il eut évidemment quelques ennemis comme Rabi qui lui cracha au visage, l'humilia, sans qu'à aucun moment Pallière ne lui en tienne rigueur. Il combattit toute sa vie l'antisémitisme et favorisa le dialogue avec les chrétiens. Sous l'occupation, il gagna Lyon, en zone sud, et prit sa retraite dans une abbaye, où il recouvra sa religion première sans rien renier de sa fidélité aux valeurs et à son amour du judaïsme. À sa mort, le grand rabbin Jacob Kaplan était présent. Le grand mérite de Pallière fut d'avoir été capable de relire la Bible, c'est-à-dire ce que nous nommons le TaNaKH hébraïque

(acronyme des mots Torah, qui englobe le Pentateuque, les Névi'im, les prophètes, et Qetouvim, les Ecrits ou hagiographes), pour dire que rien n'était accompli par Jésus ni donc par le Nouveau Testament. Que tout restait à accomplir.

Cette rencontre à travers ses écrits fut pour moi une Révélation, qui se doubla par la rencontre avec trois hommes au destin exceptionnel, que je nommerai par ordre de primo-géniture : Emmanuel Levinas (1906-1995), mon maître, Claude Vigée (né en 1921), le poète de la *Pâque de la Parole*, puis Elie Wiesel (1928-2016), avec lequel j'eus un dialogue fervent de trente-cinq années, avec qui et sur qui je fis huit livres, trois colloques, une exposition. Je devins en quelque sorte son disciple et plus que cela, un Wiesel research fellow. Je fus son premier - et au sens propre - son seul biographe francophone à ce jour, même si d'autres chercheurs, notamment quelques femmes, lui ont consacré quelques travaux ces dernières années.

Quand je demandais à Daniel de me mettre en rapport avec un rabbin, il pensa au seul rabbin de ses amis, Daniel Farhi, qui avait fondé le Mouvement juif libéral de France, non reconnu bien sûr par le judaïsme consistorial, moins encore orthodoxe. Mon frère ne fréquentait pas la synagogue du culte traditionnel de la rue Montevideo, Ohel Avraham – ou tente d'Abraham –, tout près de là où j'habitais alors, et ne connaissait donc pas le rabbin Daniel Gottlieb, qui, tout en étant orthodoxe, était profondément ouvert et éclairé. Il avait participé à Paris comme au Vatican, aux réunions préparatoires à Vatican II et au projet de l'encyclique *Nostra Aetate*. Il connaissait d'ailleurs assez bien Daniel Farhi, avec lequel il avait animé des sessions du dialogue juifs-chrétiens. Quand ce dernier lança avec son ami Serge Klarsfeld la lecture des noms des 78.000 déportés juifs de France le jour de la Shoah dans les années 1980, et que vinrent lire à une ou deux occasions Simone Veil, le car-

dinal Aron Jean-Marie Lustiger ou encore Robert Badinter, parmi beaucoup d'autres, les noms du convoi dans lequel l'un de leur parent se trouvait, les grands rabbins de France successifs René Samuel Sirat puis Joseph Sitruk n'ont pas laissé leur place vide. Daniel Farhi, à l'écoute de mon récit, me dit « *Mais vous êtes juif car votre mère est juive. Vous n'avez donc pas besoin de vous convertir. Il suffit que vous vous fassiez circoncire si vous ne l'êtes déjà*

J'avais décidé dans une interprétation totale, de tenter de suivre d'immensément loin les traces de Maximilien Kolbe, ce saint absolu du 20ème siècle, certes plus admirable qu'imitable.

et que vous appreniez l'hébreu et les fondements du judaïsme. » Ce qui fut fait. Fin décembre 1983, au lendemain de ma brith mila, j'écrivais à Emmanuel Levinas, dont je suivais assidûment depuis quelques mois, chaque Shabbat, les cours qu'il donnait à l'École Normale Israélite Orientale de Paris, rue Michel-Ange – qu'il dirigea pendant une vingtaine d'années, avant d'être enfin nommé professeur de philosophie à l'université de Poitiers, puis à la Sorbonne. Pendant dix ans, je puisai à ses enseignements du samedi matin comme à une inépuisable source de connaissance de la Torah, de Rashi et du Talmud. Durant cette décennie, j'ai certes beaucoup reçu, pourtant « *je n'ai pas retiré du savoir de mon maître ce qu'un chien peut laper de la mer* », selon la célèbre parole de Rabbi Eliézer, sur son lit de mort, à Rabbi Akiba. Ce peu que je sais, je lui dois. Je rapporte donc ici le texte de sa réponse du 27 décembre 1983 à ma lettre lui annonçant mon retour ou conversion. Sa lettre est l'une des lettres les plus émouvantes de toutes celles que j'ai pu recevoir en quarante années de correspondance diverse, avec parfois des femmes et des hommes rares. Je l'ai déjà citée mais je veux la relire ici.

« *Votre lettre du 26 décembre m'a beaucoup ému. Merci de tout cœur des*

vœux que vous m'adressez personnellement. Mais vos termes dépassent mes mérites. Que vous dire à propos de la grande nouvelle que vous avez la gentillesse de m'annoncer et où je n'ai certainement aucun mérite ?

Tout y est votre propre courage et toute rhétorique est précisément ici réduite au silence. C'est certainement l'un des sens de ce rite. Je salue votre retour et vous souhaite le bien. En toute amitié. Emmanuel Levinas »

Les traditions initiatiques ont connu de tout temps des rites de passage par lequel le profane devient initié. Cette circoncision dans ma chair, inséparable d'une circoncision de l'âme, demeure la plus haute initiation que je puisse recevoir. Autour de Levinas et de son éthique magistrale, comme de sa pensée juive et que son discours sur Dieu après Auschwitz-Birkenau, j'ai publié outre mes Entretiens et Essais, un livre qui m'importe davantage, *Du juste au saint*. En 2006, je publiai mon *Chemin de Jérusalem*, où je racontais mon cheminement spirituel des bénédictins aux hassidim, rencontrés à Jérusalem en 1996, lors d'un Shabbat inoubliable. Mais voici qu'après l'avoir offert au rabbin Jacky Milewski, qui succédait au regretté Daniel Gottlieb, Jacky Milewski me dit quelques mots gentils avant d'ajouter que je n'avais pas été au bout de mon retour ou conversion et qu'il me fallait maintenant obtenir un certificat de judéité de la part du consistoire de Paris et passer au Mikvé, pour le rite de la kabbalat mitzvot (ou kabbalat havérim), qui correspond à l'accueil des mitzvot et à mon retour parmi mes frères ('Haver, voulant dire frère en hébreu).

Quelle ne fut pas ma stupéfaction, moi qui me considérait comme totalement Juif, né d'une mère juive, avec des maîtres et amis comme Levinas, Elie Wiesel >>

Ma rencontre avec Aimé Pallière à travers ses écritures fut une révélation qui se doubla par la rencontre avec trois hommes au destin exceptionnel, que je nommerai par ordre de primo-géniture : Emmanuel Levinas (1906-1995), mon maître, Claude Vigée (né en 1921), puis Elie Wiesel (1928-2016).

et le poète Claude Vigée, qui avaient salué mon retour. Alors que bon gré mal gré, j'entrepris mes démarches, tandis que ma cousine retrouva par un grand hasard, à la mort de sa mère, la ketouba de mariage de mes grands-parents maternels, à la grande synagogue de Bruxelles en 1912. Il n'y avait plus aucun problème à l'attestation de ma judéité. Il me suffisait alors simplement de passer au bain rituel avec un rabbin du consistoire. Ce qui fut fait. J'obtins ainsi mon certificat, en janvier 2008 et fut appelé à la Torah, à la synagogue de la rue Montevideo le Shabbat qui suivit. À vrai dire, un seul membre de la communauté Ohel Avraham m'avait ouvert sa porte, l'éminent talmudiste Emeric Deutsch (1924-2009), puis Jean Bisseliche et sa femme Sylvie. Juif hongrois, Emeric Deutsch descendait d'un très grand érudit, le 'Hatan Sofer (1762-1839). Durant la Shoah, il aimait raconter qu'il fut arrêté et envoyé avec d'autres jeunes juifs hongrois dans un camp de travail en Allemagne sans doute. Il devait avoir quinze ans. Le jour de Tisha Beav, l'un de leur groupe (peut-être Emeric Deutsch lui-même) demanda à l'officier de faction l'autorisation de jeûner. Celui-ci la leur donna à condition qu'ils travaillent normalement. Ils travaillèrent alors avec une ardeur décuplée. Arriva le chef d'un autre camp qui les vit et demanda s'il pouvait les emmener. Il eut l'accord de son collègue et prit le groupe des juifs religieux dans son camp. Ils sont les seuls du premier camp à avoir survécu, dit-on, car tous les autres furent envoyés sur le front de l'est et nul ne revint. Emeric Deutsch savait trop que l'on ne doit pas se servir de ces exemples pour prouver quoi que ce soit. Il n'en parlait donc jamais.

Emeric Deutsch et sa femme m'accueillirent à leur table du Shabbat, où je

rencontrais pour la première fois Haïm Korsia, qui avait été en quelque sorte son fils spirituel. Il était à la fois impressionnant et simple. Je suivis longtemps son enseignement donné à la Seuda shlishit, Shabbat après-midi, qui avait lieu à la synagogue. Outre son érudition juive, il avait une culture encyclopédique, philosophique autant que politique, et une façon de prier que je n'oublierai pas. Juste avant le chant Yédid néfesh, l'ami de mon âme, chanté à ce repas, Emeric Deutsch se levait du haut de son mètre quatre-vingt-dix, et tous avec lui, puis, les yeux fermés, il cantilait de sa voix rauque, qui venait des tréfonds de son âme, le verset Shema Israël (Ecoute Israël, l'Éternel est notre Dieu, l'Éternel est Un), suivi du verset d'un psaume proclamant Adonai melekh, Adonai malakh, Adonai immelokh leolam va'ed (Le Seigneur règne, le Seigneur a régné, le Seigneur régnera éternellement). Plus jamais je n'ai vécu une intensité de prière comparable. Plus qu'une prière, dans sa bouche, ces paroles étaient vivantes, incarnées et nous saisissaient. Elles nous prenaient aux tripes. Il était clair pour Emeric Deutsch que j'étais absolument juif. C'est une fierté pour moi d'avoir connu un homme de sa trempe, un juif comme lui, orthodoxe mais qui ne faisait pas de sermon. Il vivait son judaïsme, l'enseignait, il était l'hospitalité juive dans ce qu'elle avait de plus noble. Un souvenir. Mon premier séder de Pessah, repas traditionnel de la veille de la Pâque juive, en 1984, il s'inquiétait de savoir où je le passerai, car étant en Israël, il ne pourrait m'inviter. Il me chercha donc une famille qui m'accueillerait. Ce fut des juifs âgés et surtout merveilleux qui me reçurent, Joseph et Estrela Toledano. Voilà le genre d'homme pieux qu'était Emeric Deutsch. Lors de l'une de mes conversations importantes avec lui, il me sou-

vient qu'il m'avait dit n'être pas du tout opposé à la patrilinearité, contrairement au judaïsme traditionnel et orthodoxe, qui était le sien.

Mon passage au mikvé fut assurément une victoire dans mon parcours. Mais quand on pense à tous ces juifs, qui dans les années 1938-44, ont tout fait pour effacer leur origine juive, demandant un certificat de baptême aux prêtres et aux pasteurs, mon chemin quelque peu schizophrène a de quoi faire sourire. J'étais donc enfin « Juif » reconnu par les instances rabbiniques, non sans un mélange de colère et de joie, car je me considérais – à tort ou à raison – de par mon parcours et ma circoncision subie à l'âge adulte, comme beaucoup plus juif que tant de juifs nés juifs sans avoir rien fait pour mériter cet honneur. Peu après je changeais officiellement de prénom faisant passer Michaël, mon prénom hébraïque devenu mon prénom de plume, avant Philippe, mon prénom d'Etat civil et de baptême. Ainsi je devins ce que je n'avais cessé d'être Juif, car né juif je fus juif avant que d'avoir été chrétien.

L'une des paroles qui me fonde, je la puise chez Elie Wiesel. Je partage totalement l'idée de foi déchirée, brisée, chez Wiesel. Dans Paroles d'étranger, il écrit dans son pénultième chapitre « Prière d'un homme » son sentiment d'insatisfaction devant la liturgie synagogale, héritée de nos maîtres. Que j'aime sa révolte, que j'aime la déchirure de son âme et de son cœur face à la prière et à la foi en Dieu au lendemain de la plus terrible scission qu'il y ait jamais eue sans doute entre le peuple juif et l'idée de Dieu, entre les croyants et la foi en Dieu après Auschwitz-Birkenau.

Depuis, les œuvres de Benjamin Fondane, Paul Celan, George Steiner mais aussi celle d'Abraham Heschel, Yechayahou Leibovitz et certaines analyses lumineuses de Jonathan Sachs, de Julien Roitman, Catherine Chalié, la rabane Pauline Bebe, habitent ma judéité, mon questionnement juif.

Dans le judaïsme, seule des trois religions dite du Livre, il est dit que l'humain, que l'« au commencement a fait » ont « fait » Dieu, comme Jean Zaklad a pu l'écrire. Et tout récemment, un texte superbe de David Haziza, « *Shavouot-Ruth* » (cf. ACTI Mag. Juin 2020) m'a révélé le verset du psaume 121,5 : « *Hashem est ton ombre, près de ta droite.* » On peut lire de toutes les manières possible ce verset, donc aussi selon le pchat : « *D. est l'ombre de l'homme* », et non pas l'humain celle de l'Eternel.

Pour terminer, voici enfin cette parole de Levinas, dans un sens purement éthique, à la fois universel et juif, juif et universel : « *la seule valeur absolue c'est la possibilité humaine de donner sur soi une priorité à l'autre. Je ne crois pas qu'il y ait une humanité qui puisse*

réfuser cet idéal, dût-on le déclarer idéal de sainteté. Je ne dis pas que l'homme est un saint, je dis que c'est lui qui a compris que la sainteté était incontestable. C'est le commencement de la philosophie, c'est le rationnel, c'est l'intelligible. » Que Levinas place ici la sainteté comme inhérent au rationnel et non plus à l'irrationnel, à la seule transcendance, inscrit cet idéal comme une valeur universelle certes mais une valeur qui fut apportée par la Bible, par la Torah.

Tous – ou presque tous – mes maîtres et amis d'exception, juifs ou non-juifs, partageaient le sens le plus profond ou le plus haut de la fraternité, et osons le dire, de la sainteté. C'est Levinas qui forgea une philosophie de la sainteté. Voilà ce très gros, ce très grand mot Kadosh, kedousha, en hébreu, traduit le

plus communément par séparé, donc par sainteté, car la sainteté est séparée du profane, elle est surtout séparée du retour au même, du seul souci de soi. Ce mot fait souvent peur aux juifs orthodoxes, aux traditionalistes, qui y voient une référence au christianisme alors que c'est exactement le contraire. La kedousha est hébraïque, juive et ce sont les non-juifs et d'abord les chrétiens qui nous l'ont empruntée. Mais peu importe. Il n'y a rien de plus grand que l'esprit de sainteté, qui est l'esprit d'amour ou de responsabilité pour le prochain, pour l'exilé, pour l'orphelin, pour les sans-patrie. Pour Levinas « *le judaïsme ne commence pas par dire ce qu'est Dieu mais comment faire pour que ce mot ait un sens.* »¹ ■

1) Émission de Françoise Verny, France Culture, 14 novembre 1976.



Appelez vite au
01 42 46 87 87
gacd.fr

**Distributeur n°1
des
MEILLEURS PRIX**

« Une année de défis s'achève, Qu'une année d'opportunités s'ouvre pour vous et vos proches »

Plus que jamais Israel Bonds œuvre au renforcement de l'économie israélienne.

Israel Bonds vous souhaite une

*Chana Tova
Oumetouka!*

à la Communauté
Ohel Avraham



Paris : 01 42 85 85 50
Lyon : 04 78 17 71 93
infoFR@israelbondsintl.com

israelbondsintl.com

Development Company for Israel (International) Ltd.

« Development Company for Israel (International) Limited » est agréée et contrôlée par la « Financial Conduct Authority », 12 Endeavour Square, London E20 1JN, Royaume-Uni (numéro d'enregistrement PRA 135266) et est autorisée à fournir en France le service de réception- transmission d'ordres pour compte de tiers sous le régime de la liberté d'établissement (succursale) et la libre prestation de services.

Urgence sociale

Cher(e)s ami(e)s

Nous venons de traverser une année particulière. La pandémie sanitaire du Covid 19 a fait vaciller dans le monde nombre de nos certitudes mais elle a aussi redonné du sens à ces grandes valeurs que sont la solidarité, l'entraide, le don de soi. Par votre générosité, notamment au cours de ces derniers mois, vous avez été aux cotés de notre Fondation pour soutenir les plus faibles, aider les plus fragiles et secourir les plus démunis. Entre nous c'est une histoire de cœur et de transmission qui dure depuis plus de 200 ans : hier avec vos grands parents et vos parents, avec vous aujourd'hui et demain peut-être vos enfants, le Casip-Cojasor poursuit ses grandes missions sociales et incarne avec fierté une solidarité juive profondément ancrée dans notre tradition.

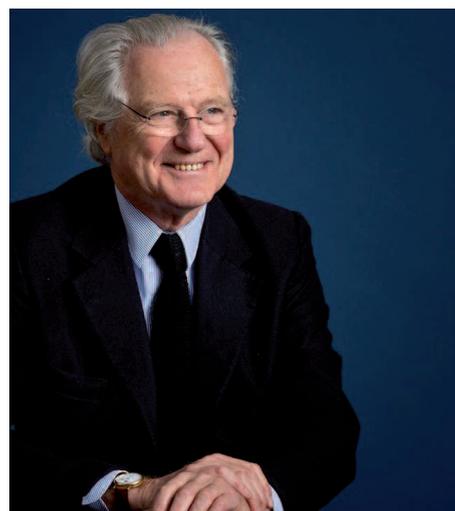
Mais que serait la Fondation sans tous les hommes et les femmes qui œuvrent en son nom ? Professionnels de la santé, infirmiers, aides-soignants, travailleurs sociaux, éducateurs... Au sein de tous nos établissements ils ont bravé l'épidémie et souvent leur propre peur pour soigner et veiller sur nos aînés et tous nos usagers, les accompagner dans la dignité et maintenir coûte que coûte, ce lien avec l'autre, ce lien avec la vie. A tous nous voulons dire ici : MERCI

d'avoir été si professionnels, courageux, engagés et surtout humains !

Sans oublier les dizaines de bonnes volontés qui se sont mobilisées bénévolement tout au long de cette crise pour écouter, rassurer, aider, livrer des repas. Merci à tous ceux qui ont su être là afin que personne ne se sente oublié. Avec vous et grâce à vous, nous poursuivons notre action auprès de tous ceux qui sont dans la difficulté, avec toujours plus de détermination. Notre expertise des besoins sociaux, appuyée sur une écoute active de nos usagers et de nos partenaires, nous conduit à mettre en œuvre des projets innovants pour répondre aux prochains défis qui se profilent déjà.

Et si, à la veille de cette nouvelle année, l'avenir reste incertain, nous gardons pleinement confiance ! Grâce à vous tous, à votre généreux soutien, à votre engagement sans faille, nous resterons forts et unis pour affronter les épreuves de la vie, mais aussi pour recevoir les cadeaux qu'elle peut nous offrir.

■ par Eric de Rothschild
Président de la Fondation Casip-Cojasor



Je vous souhaite, à vous et à vos proches, une nouvelle année pleine d'espoir, de douceur et de solidarité. Shana Tova ! ■

Pour faire un don :
contactez-nous au **01.49.23.71.40**
ou par internet **www.casip.fr**

CASIP-COJASOR FONDATION 1809



LA LOTERIE SOLIDAIRE REVIENT

Cette année la Fondation Casip-Cojasor renoue avec une tradition historique des loteries de bienfaisance qui remonte à 1843. En achetant des billets de loterie à 26€, vous soutenez l'action sociale en faveur des plus démunis et gagnez des lots d'exception : une voiture Peugeot, des séjours en hôtels, des vols pour Israël, une montre connectée Apple, des bijoux, des soins, de la maroquinerie, et de nombreux

autres lots. Votre générosité est essentielle à la pérennité de la solidarité juive et nous vous en remercions. Connectez-vous dès le 5 octobre 2020 sur : **www.loterie-casip.fr**. L'intégralité des fonds collectés sera affectée à l'action sociale de la Fondation Casip-Cojasor. Bonne chance ! Et merci à tous pour votre participation.

La Torah : aux antipodes de l'Histoire

Qu'est-ce que l'histoire ? C'est la lecture et la compréhension des événements dans le temps, c'est la science de la description et de l'explication des événements. Il s'agit de rendre compte de l'événement sous tous ses aspects, d'en définir les causes, les processus politiques, sociaux... qui ont mené jusqu'à lui, d'en cerner les conséquences. Dans cette matière, la frise chronologique est indispensable.

Ce sont avec des repères dans le temps que l'on explique l'histoire, suite de causes et d'effets, suite logique perceptible.

La Torah se situe aux antipodes d'une lecture historique des événements. La Torah ignore la logique historique. En effet, l'une des règles fondamentales de la lecture juive du texte biblique postule que l'ordre chronologique peut être absent de la Torah : « *Eyn séder moukdam ouméou'har baTorah / Il n'y a ni avant ni après dans la Torah* ». Ce n'est pas parce que la Torah relate un épisode à un moment du récit biblique que pour autant il s'est produit à ce moment. Ce non respect d'une écriture chronologique est récurrent. On retrouve ce principe cité à plusieurs reprises dans le commentaire de Rachi (par exemple sur Ex 24, 1) ou le commentaire du Ramban (sur le Cantique de la Mer : le Cantique évoque la noyade des cavaliers égyptiens, puis les propos que pharaon leur avait tenus pour les convaincre de poursuivre les hébreux).

L'un des exemples les plus connus est celui de Yitro dont la Torah raconte qu'il a rejoint le camp des hébreux avant le récit du don de la Torah alors qu'il a rejoint les enfants d'Israël après la révélation (selon une option dans Zeva'him 116a). Le Midrach Kohélet Rabba (1, 12) illustre le principe de l'absence chronologique à partir de versets tirés

du Tanakh (des versets de Yehochoua, Choftim, Yecha'aya, Yirmiya, Ye'hezkel, Tehilim, Kohélet). Il y a donc des marches en arrière dans le récit, puis des bonds en avant.

D'où provient, de façon certaine cette absence de chronologie de la Torah ? La Guemara (Pessa'him 6b) mentionne le premier chapitre de Bamidbar qui s'ouvre sur le premier jour du deuxième mois de la deuxième année de la sortie d'Egypte alors que le chapitre 9 de Bamidbar s'ouvre sur le premier mois de la deuxième année de la sortie d'Egypte. De cette configuration, nous apprenons que la Torah peut fermer les yeux sur la flèche du temps.

Ce que nous dit la Torah ne correspond donc pas aux schémas classiques de l'histoire. Ce n'est pas la chronologie qui intéresse la Torah mais l'élaboration d'un autre type de lien entre les choses, un lien d'essence. Il serait donc absurde d'utiliser la méthodologie historique pour approcher la Torah. Chaque science possède ses axiomes ; la Torah possède les siens et ils ne sont pas en lien avec l'histoire classique.

Un autre élément brouille les repères temporels dans la Torah : le « vav hahipoukh », le « vav » de l'inversion des temps, ce « vav » qui transforme le passé en futur et le futur en passé. On a donc des verbes conjugués au passé qu'il faut comprendre en futur et des verbes conjugués au futur qu'il faut comprendre au passé. Du coup, chaque temps est en quelque sorte double ;

■ par Rabbini Jacky Milewski

passé et futur.

La Torah perturbe intentionnellement les cartes temporelles en employant les anachronismes. La Sidra de Beréchet mentionne les fleuves qui sortent de l'Eden. Le Gi'hone fait le tour du territoire de Kouch. Le 'Hidékel s'oriente vers la terre d'Achour. Rachi (Gen 2, 4) note qu'au moment de la création, aucune de ces deux civilisations n'existaient bien sûr mais le verset a pris l'avenir en com pte.

Quand la Torah relate la guerre menée par Avraham pour délivrer Lot, son neveu, de captivité, la Torah dit qu'il poursuivit ses ennemis jusqu'à Dan. Or, le territoire de Dan n'existe pas en tant que tel puisque Dan est l'un de ses arrières petits-fils. Rachi explique : Avraham s'est épuisé à cet endroit car il y a perçu le veau auquel serait voué un culte idolâtre, des siècles plus tard, lors du schisme du royaume des hébreux.

Un peu plus tôt (12, 6), la Torah relate

La Torah se situe aux antipodes d'une lecture historique des événements. La Torah ignore la logique historique. En effet, l'une des règles fondamentales de la lecture juive du texte biblique postule que l'ordre chronologique peut être absent de la Torah...

l'établissement d'Avraham dans la terre à lui promise. Il traverse le pays « jusqu'à l'endroit Chekhem ». Rachi écrit : Avraham se rend à Chekhem afin d'y prier pour les enfants d'Israël quand ils viendront y combattre. Avraham n'a pas encore de fils mais il prie déjà pour ses arrières petits-fils. Incursion de l'avenir dans le présent rendue possible par la prophétie.

>>>

Deux versets plus loin, la Torah dit qu'il établit sa tente à l'ouest d'Aïe et qu'il y bâtit un autel. *Rachi écrit : il prophétisa que ses enfants fauteraient en cet endroit à l'époque de Yohochoua et pria en leur faveur.*

Il y a donc d'incessants allers-retours du passé, du futur. Pour Hachem, le temps n'existe pas. Passé, présent et futur participent du même instant, celui de l'éternité de D.ieu. Pour Hachem, il n'y a ni avant ni après. La Torah provenant de D.ieu participe de cette dimension de l'intemporel. Ceci est aussi valable pour le Talmud.

Ce que nous dit la Torah ne correspond donc pas aux schémas classiques de l'histoire. Ce n'est pas la chronologie qui intéresse la Torah mais l'élaboration d'un autre type de lien entre les choses, un lien d'essence

E. Lévinas évoque ainsi la thématique des références historiques qui, dans le Talmud, ne sauraient se limiter à la science historique et à la règle de l'enchaînement des causes et des effets : « *Pensez à cet étrange et ironique passage de Roch Hachana d'après lequel Cyrus n'est autre que Darius. Quelle ignorance au grand scandale des érudits modernes ! Ou quelle souveraineté ! Les grands moments de l'histoire ne donnent aucun critère au jugement. Ils sont jugés* »^[1]. Sur ce sujet, dans un autre ouvrage, E. Lévinas écrit encore : « *Dans une discussion du traité Roch Hachana, Xerxès et Darius sont considérés comme la même personne à la grande joie des historiens malicieux qui relèvent l'ignorance religieuse des Rabbis en matière d'histoire. Ils ne se demandent pas si dans l'éternité à partir de laquelle le judaïsme juge l'histoire, identité et distinction entre pouvoirs politiques s'établissent selon les critères de l'avant et de l'après et si les règles d'action d'un peuple vivant la vie éternelle coïncident avec la sagesse politique...* »^[2]. On retrouve la même problématique dans le traité *Mena'hot* (64b) qui évoque un maître portant le nom de Mordekhaï et

ayant vécu à l'époque de la guerre qui opposa Aristobule et Hyrcan. Dans son commentaire, Rachi note : ce Mordekhaï est celui qui vivait à l'époque de Pourim. Rachi ne sait-il pas que des siècles séparent les deux Mordekhaï ? L'intention rabbinique n'est pas de rapporter des repères temporels pour écrire l'histoire mais de repérer les catégories existentielles auxquelles les hommes appartiennent pour mieux saisir l'essence des personnalités et donc de l'histoire. « *Dans le Talmud, même les confusions historiques et les anachronismes que commettent les Rabbis ne procèdent pas de l'ignorance, mais attestent le*

refus de prendre les événements au sérieux, de leur prêter une signification valable »^[3]. Ce n'est pas l'histoire qui fait l'histoire...

L'orbite historique d'Israël n'a rien à voir avec des schémas historiques classiques tels que des conquêtes ou des révolutions ; elle ignore les termes de politique, de pouvoir, d'autorité, de domination, d'ingérence, de superpuissance, d'influence ou de richesse. **L'orbite d'Israël est céleste ; il se consacre à la découverte du mystère de D.ieu par le biais de l'étude la Torah, à la construction d'une humanité emplie de bonté et de justice, il parle de pensées éminemment morales, d'une gestuelle quotidienne emplie de sens, il rêve d'un monde à venir, d'un messianisme qui supprimerait précisément la sphère du politique et de l'asservissement sous toutes ses formes.** Si la Torah demande à Israël de se doter d'institutions étatiques, celles-ci ne constituent toujours qu'un moyen devant servir à la concrétisation du projet de l'être moral et spirituel porté par le judaïsme. Ainsi, la Torah enjoint au roi d'Israël de lire quotidiennement un rouleau de la Torah

qu'il aura écrit^[4] et saisit qu'il n'a pas l'autorité pour inventer le droit mais seulement le devoir d'accomplir la Torah. **On comprend alors que ce que l'on appelle « histoire » en général ne peut avoir de lien intime avec le judaïsme, et que celui-ci cultive son autonomie, son indépendance par rapport à elle.**

Le *Midrach Beréchit Rabba* (23, 1) rapporte que les empereurs des nations donnaient leur nom aux villes bâties en leur honneur et pour leur gloire : « Tibériade du nom de Tibère, Alexandrie du nom d'Alexandre, Antioche du nom d'Antiochos ». Mais la tradition talmudique ne retient pas les événements ponctuels ; elle lit et décrypte autre chose que le simple rapport politique. Ainsi, le Talmud (*Méguila* 6a) explique que Tevéria (Tibériade en hébreu) porte ce nom « parce que son aspect est beau » (« *tova reiyata* » se contractent en Tevéria). Tibériade est belle car elle compte de nombreux jardins et vergers (selon *Tossefot*) ; elle est belle car y siège le *Sanhédrine* et ses Sages à l'époque de Rabbi Yehouda ha-Nassi (selon le *Maharcha*). Le Talmud poursuit : Tibériade porte ce nom car la ville se situe à l'emplacement du nombril (*tabour*) du pays d'Israël, c'est-à-dire son centre. C'est par le biais de son nombril que le bébé s'alimente dans le ventre de sa mère ; de même pour les juifs qui se nourrissent de l'enseignement des Sages de la ville^[5]. La tradition juive a donc une autre lecture de l'histoire que la lecture qui entend relater et saisir la connexion des événements. Elle est une lecture d'essence qui parle de la nature et des Sages, du point central de la terre promise, et qui en définitive a tout oublié de l'empereur romain^[6].

Cette lecture morale et spirituelle de l'histoire, négligeant intentionnellement les cadres historiques, se retrouve dans un autre passage du Talmud (*Baba Batra* 91) qui rapporte que Boaz, personnage clé du récit de Ruth, n'est

autre que le juge Ivtsan dont il est question dans le livre biblique des Juges (chapitre 12). Les maîtres y enseignent aussi que les personnages de l'histoire de Ruth (Elimélekh, Salmone, Ploni almoni et le père de Noami), sont tous descendants de Na'hchone fils d'Amínadav. Ils expliquent encore que la mère d'Avraham s'appelait Amatelaï et que la mère du roi David portait le nom de Nitsévet... Autant d'éléments historiques qui se révèlent importants pour situer les personnages bibliques dans le temps, pour élaborer leur généalogie, pour tracer les contours de leur destinée.

Pourtant, le Talmud demande : « Qu'est-ce que cela nous enseigne ? », « Quelle conséquence pratique » découle de ces faits ? Ces questions sont comprises par les commentateurs^[7] de la manière suivante : que gagne-t-on à savoir cela ? Apprenons-nous une mitsva de ces informations ? Autrement dit, ce qui importe à l'historien laisse indifférent la tradition talmudique qui expliquera que ces différents enseignements sont source de leçons qui se déploient dans différents domaines de la vie tels que celui de la famille, de la vie morale, dans celui de la confrontation avec les théories qui nient l'existence de la Loi orale... De même, au traité Avoda Zara (10a), le Talmud explique la procédure du compte des années de règne d'un roi.

D'un point de vue historique, il est important de savoir en quelle année du règne nous situons-nous pour mieux comprendre les événements qui se sont passés alors. Pourtant, là encore, le Talmud demande : pour quelle halakha la connaissance de ces procédures est-elle nécessaire ? Et le Talmud répond qu'il importe de connaître le compte des années royales pour la rédaction des créances...

Dans le livre des Juges (18, 30), il est question d'un homme qui porte le nom de Yehonatan fils de Guerchom fils de Menaché et qui occupait la fonction de prêtre idolâtre. Le Talmud (Baba Batra

109b) s'interroge car Guerchom n'est pas le fils de Menaché mais de Moché ! Et il explique : du fait que Yehonatan a agit à l'instar du roi Menaché qui pratiqua l'idolâtrie, le verset l'a rattaché à lui. De même il ressort de I Rois (1, 6) que 'Haguite, femme du roi David, est la mère d'Adonia et d'Avchalom. Or la mère d'Adonia porte le nom de Ma'akha ! C'est qu'Adonia a agit comme Avchalom en fomentant une révolte contre son père. Le verset, dit le Talmud, l'a donc relié à la filiation d'Avchalom.

Ainsi, selon la tradition talmudique, le texte biblique brouille la généalogie, donc les faits, et privilégie l'établissement d'une filiation morale et idéologique, quitte à rendre flou les arbres généalogiques. La connaissance des faits historiques déconnectée d'une préoccupation morale n'est pas considérée comme porteuse de sens.

Pour Hachem, le temps n'existe pas. Passé, présent et futur participent du même instant, celui de l'éternité de D.ieu. Pour Hachem, il n'y a ni avant ni après. La Torah provenant de D.ieu participe de cette dimension de l'intemporel. Ceci est aussi valable pour le Talmud.

Ajoutons que le peuple juif est le seul des peuples à avoir possédé une législation avant même de posséder un territoire. C'est le Rav S. R. Hirsch qui développe cette idée dans son commentaire sur Deutéronome 4, 5, et qui explique que les lois d'Israël sont les seules dont la mise en pratique n'a pas pour finalité l'autonomie politique en lien avec la maîtrise d'un territoire national. C'est la législation d'Israël qui constitue la finalité de l'autonomie politique. Généralement, les peuples se développent par le biais de leur pays, de leur terre, puis légifèrent pour leur territoire. Israël est lui devenu peuple par la Loi, et il a reçu le pays d'Israël pour y pratiquer la Torah. Généralement, les législations naissent à la suite des besoins des hommes qui vivent en communauté nationale alors que précisément l'homme par lequel la Torah

fut donnée n'a jamais foulé la terre promise. Il témoigne par là de la nature de cette Torah qui ne dépend pas des conditions politiques et historiques.

C'est la raison pour laquelle le droit hébraïque a continué de vivre après la destruction de l'Etat juif, malgré l'exil et la dispersion. Alors que par exemple le droit romain a cessé de fonctionner avec la chute de Rome, le droit hébraïque a poursuivi sa route malgré la chute de Jérusalem^[8]. La perte de l'indépendance politique et la disparition du lien matériel entre le peuple et sa terre n'ont pas entamé l'autonomie juridique d'Israël^[9]. Depuis la destruction du Temple et jusqu'à l'émancipation, c'est le tribunal rabbinique qui constituait le fondement de l'autonomie juive^[10]. ■

[1] *Ibidem*, p. 317.

[2] E. Lévinas. *La conscience*, colloque des intellectuels juifs, p. 147.

[3] *Difficile Liberté*, p. 137.

[4] *Devarim* 17, 19.

[5] *Chir haChirim Rabba* (7, 1) : « De même que l'enfant dans le ventre de sa mère ne peut vivre sans son nombril, de même Israël ne peut rien faire sans son Sanhédrine ».

[6] Cf. *Sota* 11a sur Exode 1, 11 pour une interprétation talmudique donnée au nom Ramsès sans lien avec la lignée pharaonique.

[7] Cf. *Rachbam*.

[8] *Mena'hem Elon, ha-Michpat ha-Ivri*, p. 3.

[9] *Ibidem*, p. 4.

[10] *Ibidem*, p. 7.

Leadership et judaïsme

Introduction

Cet article propose de traiter le judaïsme comme direction conforme à la tradition juive, selon ses principes et ses valeurs. Un apport spirituel concret reliant leadership et judaïsme aurait pu être traité du point de vue de grandes figures managériales. On répondrait à la question « En quoi les leaders juifs apportent-ils des réponses concrètes à un leadership efficace ? ». Cela n'est pas notre sujet puisqu'il s'agit de comprendre ce qui, dans les textes fondateurs (Torah et Talmud) est révélateur d'un leadership unique relié à la spiritualité juive et en quoi ce leadership nous parle aujourd'hui. L'exercice est d'autant plus ardu que le mot « leadership » en tant que tel n'apparaît pas dans tout le canon biblique. Et pourtant comment ne pas immédiatement penser à Moïse faisant preuve d'un indéniable instinct de leadership pour faire sortir le peuple hébreu d'Égypte, à la fois pour s'affirmer de façon assertive devant Pharaon mais aussi pour convaincre le peuple de quitter ses habitudes d'esclaves. Il existe ainsi des exemples typiques de représentation du leadership en tant qu'autorité d'influence dans la Torah. Le but de cette étude est bien d'explorer les rapports entre leadership et followership dans la spiritualité juive pour comprendre en quoi la philosophie de cette religion peut nous aider à mieux aborder les questions managériales actuelles. Il serait malvenu d'imaginer que cette réflexion soit exhaustive quant à sa façon de traiter cette problématique. Elle aura

au moins le mérite de suivre l'un des principes fondamentaux du judaïsme dans l'étude des textes spirituels : la nécessité de faire émerger des questionnements...

Leadership : étymologie hébraïque

Pour éviter des malentendus qui ont déjà coûté à Moïse d'être représenté avec des cornes sur la tête pour une erreur de traduction (le mot « keren » en hébreu signifiant « rayon » avait été traduit par « corne »), penchons nous sur le mot « leadership » dans la langue hébraïque. Il s'agit de « Manehig » / « מנהיג » qui ne renverra véritablement à la notion de « leadership » moderne qu'au XIX^{ème} siècle lorsque Eliézer Ben Yéhouda entreprit de faire revivre la langue hébraïque comme langue officielle en Israël. On trouve le mot utilisé auparavant comme « guide » renvoyant à un document écrit spécialisé ou comme titre politique de défenseur des communautés juives notamment pendant les règnes des empereurs du Saint Empire romain germanique Maximilien Ier et Charles Quint (titre que portait Josel de Rosheim au XV^{ème} siècle). Il est intéressant de remarquer la racine du mot « Manehig » qui est faite de trois consonnes נ.ה.ג (n.h.g) qui renvoient au verbe « conduire ». Elle rappelle exactement l'étymologie originelle de l'anglais ancien du mot « leadership » issue de « *laidjan* » racine indo-

■ par Guila Clara Kessous

européenne germanique signifiant également « conduire », « voyager ». Dans les deux cas, le leader est celui non pas qui « montre le chemin » mais celui qui est dans le moyen de transport et qui voyage au même titre et rang que les autres. Il a la responsabilité de la conduite à bon port, de faire voyager d'un point A à un point B. C'est lui qui se doit d'étudier la carte et de connaître comment marche le véhicule. L'hébreu rajoute encore une dimension à cette approche. En effet, la racine consonantique נ.ה.ג (n.h.g) se trouve être à la forme grammaticale active causative du « hifil » ce qui donne le terme que l'on traduit par leadership aujourd'hui : « Manhig ». Littéralement, par la tournure grammaticale, le mot pourrait être traduit par « faire conduire ». Le « Manehig » ne se contente donc pas seulement d'être celui qui conduit mais il est également celui qui « fait conduire », à la fois celui qui « apprend » à conduire et qui « encadre » la conduite.

Etre un leader : une reconnaissance et non un statut

Au niveau toraïque et talmudique, on trouve une notion d'autorité qui est souvent reliée au « leadership » sous plusieurs formes. Les statuts de « Nassi » ou de « Rosch » sont souvent reliés à des chefs de tribus, des leaders capables d'être meneurs guerriers. De même, les titres comme « Rabbi » ou encore « Moré déréch » renvoient à une guidance spirituelle, à des leaders qui creusent un nouveau sillon dans la capacité d'apprentissage et de transmission. Fré-

Le leader est celui non pas qui « montre le chemin » mais celui qui est dans le moyen de transport et qui voyage au même titre et rang que les autres.

... Le « Manehig » ne se contente donc pas seulement d'être celui qui conduit mais il est également celui qui « fait conduire », à la fois celui qui « apprend » à conduire et qui « encadre » la conduite.

quemment cependant on distingue les capacités de leadership et de management dans des situations de gestion de crise. On a pu dire de Moïse par exemple qu'il bégayait. Il laissait en tant que leader à Aaron, son frère, le soin de gérer l'aspect managérial, c'est à dire tout ce qui touchait à la gestion du peuple proprement dit. Si le manager (« menahel » en hébreu : responsable « administratif »), peut être désigné et nommé par le leader pour être à ses côtés, ce n'est pas le cas du leader. Celui-ci se doit non seulement d'avoir une « légitimité de cœur » mais une légitimité reconnue par d'autres. Cette exposition suppose de surmonter le « syndrome de l'imposteur », ce doute incessant chez les personnes qui en sont victimes. C'est le cas de tous les patriarches, figures emblématiques de la spiritualité juive : Abraham, Isaac et Jacob. Abraham, père de toutes les religions monothéistes, est reconnu pour sa « bienveillance » ('hessed) comme « légitimité de cœur », ouvrant sa porte à tous et allant jusqu'à « marchander » avec Dieu lorsqu'il s'agit de sauver des vies humaines (épisode de Sodome et Gomorrhe). Isaac possède la « rigueur dans le jugement » (din) comme qualité profonde par une conscience morale reliée au devoir à accomplir. Isaac reste celui qui accepte sans mot dire d'être ligaturé sur l'autel lorsque Abraham pense qu'il doit sacrifier son fils. Il reste sur la terre d'Israël par conviction et par respect du choix divin de la Terre Promise. Quant à Jacob, il est relié à l'attribut de « vérité » (emet) dans son courage à affronter toutes les épreuves en faisant ressortir le spirituel, notamment face à son frère Essav ou face à Laban. Tous ces leaders possèdent, dirions-nous, les « soft skills » nécessaires pour un bon leadership. Ils suivent cependant tous une même démarche de quête spirituelle personnelle lors de laquelle ils veulent toucher à la « a'hdout », au point d'unicité. C'est le cas d'Abraham brisant les idoles suivi de Isaac et Jacob qui emboitent le pas de leur père et grand-père dans son lien

La qualité de « Anava », c'est à dire d'« humilité » est caractéristique de tout le leadership spirituel juif.

au divin. Cette démarche qui est intime et personnelle va donner naissance à un dévoilement de la présence spirituelle qui va se révéler à chacun. Mais, alors que l'on pourrait imaginer que ces futurs leaders pourraient être impressionnés par une manifestation du « leader des leaders », ils résistent et doutent par ce qu'ils pensent ne pas être à la hauteur. La qualité de « Anava », c'est à dire d'« humilité » est caractéristique de tout le leadership spirituel juif. Et de façon contradictoire, un leader tel que le prophète Jonas peut être capable de se cacher dans la ville de Tarshish pour ne pas accomplir ce que Dieu ordonne dans la ville de Ninive, par crainte de ne pas réussir. Si le leader est humble, ce n'est pas pour autant qu'il ne demande pas de compte à Dieu (son N+1 pourrait-on dire) en osant lui demander des preuves concrètes de ce qu'Il avance...

La place du « follower » : éloge de la désobéissance

Le leader est cette figure élue non seulement pour son expertise mais pour ses qualités de cœur et pour son humilité, surmontant le syndrome de l'imposteur pour accepter de faire rayonner l'aboutissement de sa quête initiale. Si l'action de leadership a un point de départ quasi intuitif dans un élan vers la force spirituelle, il n'en reste pas moins qu'une des facultés du leader est sa proximité et sa « 'houtzpa » (culot) dans sa façon de se positionner avec le divin, « hiérarchie » directe. Non seulement le leader fait remarquer au « comité de direction » divin qu'il trouve le choix de sa personne peu judicieux en se dépréciant sur sa capacité à accomplir sa mission mais en plus il Lui demande « un capital risque ». Dieu se doit d'être « engagé » et « partie prenante », pas uniquement « investisseur ». Il lui est

demandé un « feedback » systématique voire de se manifester « physiquement » pour vérifier qu'il n'y a pas tromperie, qu'Il est bien « le Maître de l'Univers ». L'adage « le voir pour y croire » correspond parfaitement à ce rapport puisque le judaïsme est la seule religion monothéiste qui suppose une théophanie collective, une révélation devant tout un peuple. Non seulement Dieu est tenu de se manifester à des prophètes, intermédiaires entre la parole divine et le peuple hébreu, mais Il se doit de se révéler devant le collectif malgré l'interdit iconoclaste de représentation du divin. Aujourd'hui encore, chaque juif peut se prévaloir d'avoir été présent lors de l'épisode du don de la Torah où le peuple « voit les voix » de Dieu (Exode 20: 15). Le « personnel » accepte d'adhérer aux valeurs de l'entreprise en tant que « follower » car le « super leader » (Dieu Lui-même) accepte de les lui présenter. Cette proximité explique qu'il n'y ait pas à proprement parler de « profession de foi » dans le judaïsme. Pas de « credo » ou de « shahâda », mais un verset qui témoigne de l'attachement du peuple à la divinité « Chéma Israël » signifiant « Ecoute Israël » en lien avec l'écoute des « voix » du Seigneur lors du don de la Torah au Mont Sinâï. Comme si cet épisode de théophanie se devait d'être rappelé et revécu intérieurement pour recréer ce moment « intime » de connexion à Dieu. Il ne s'agit pas de croyance mais d'un fait tangible de communication directe qui passe par l'ouïe et la vue. A cette manifestation de Dieu qui fait l'effort de « contenir » Sa grandeur pour être appréhendé par des êtres humains, le peuple répond « Naassé venichma » signifiant « nous ferons et nous écouterons ». Ce collectif hébreux a-t-il déjà la capacité de comprendre qu'il a le pouvoir de l'action par rapport à un leader qui ne peut « s'incarner » dans les affaires quotidiennes? Cette expres- >>

sion renvoie à l'esprit fondamental du judaïsme qui, s'il se concentre sur un Dieu unique, se dresse contre la pensée unique. Toute étude de la Torah doit se faire en « 'havroua », c'est à dire deux par deux pour créer une dynamique de contradiction en un « teambuilding » indispensable. Cet éloge de la désobéissance est contenu dans l'essence même du rapport leader/follower comme en témoigne cette histoire talmudique tirée du Traité « Baba Metsia » 59a. Il s'agit d'une controverse entre Rabbi Eliezer et ses collègues concernant le statut d'un four construit en plaques détachées reliées par du sable. Rabbi Eliezer tente de convaincre en faisant nombre de miracles que le four ne peut être rendu impur : il réussit à déraciner un arbre, faire remonter les eaux d'un fleuve à contre courant, faire trembler les murs ... mais rien n'impressionne les sages qui restent imperturbables. Excédé, Rabbi Eliezer dit « si la loi est comme moi, le ciel le prouvera ». Alors la voix de Dieu se fait entendre et elle donne raison à Rabbi Eliezer. Rabbi Josué se lève alors et répond « La Torah n'est pas au ciel ». Voici un exemple où Dieu est remis poliment à sa place, lui rappelant que du jour où Il a accepté de donner la Torah au peuple, Il lui a fait confiance et que le collectif a pour mission de la faire vivre au niveau terrestre... Dieu n'a donc pas à intervenir dans les affaires terrestres... En termes de leadership, ce lien de confiance est ce qui permet aux collaborateurs de pouvoir fonctionner en se consacrant aux « affaires terrestres »... et en n'hésitant pas à remettre le leader à sa place...

Self-leadership : la responsabilité d'être

L'histoire talmudique précédente ne s'arrête pas à la fin de la conclusion « La Torah n'est [plus] au ciel ». Elle précise la réaction qu'a eu Dieu lorsqu'Il a entendu cette phrase culottée venant de Rabbi Josué. Dieu rit et dit « mes fils m'ont vaincu, mes fils m'ont vaincu ».

La clé du leadership dans la spiritualité juive se trouve dans le libre arbitre et la capacité de chaque acteur à accepter d'être en accord avec ce qui l'anime profondément...

Ce leader qui « rit », ému du dévouement de ces « fils », dévoile son but : être étonné de la capacité de désobéissance de Sa créature lorsqu'il s'agit de préserver la mission qu'Il lui a confiée. Cette responsabilité d'être le peuple du Livre est reliée à la notion de self-leadership. D'emblée, les choses sont posées clairement : « *J'ai placé devant toi la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction. Et tu choisiras la vie,...* » (Deutéronome 30, 19). Si Dieu se doit de faire un « effort de contraction » (« tsimtsum » dans la Kabbale ») pour apparaître aux Hébreux, ceux-ci se doivent de jouer leur part et faire un « effort d'expansion » en choisissant consciemment le chemin de la vie. Ici aussi, nulle obligation car il faut entendre le temps du futur « et tu choisiras » comme une recommandation et non un ordre. La responsabilisation de l'individu est clé dans l'accomplissement spirituel juif. « Lekh lekha » ordonne Dieu à Abraham avant qu'il ne commence son périple : « Va vers toi » littéralement. La clé du leadership dans la spiritualité juive se trouve dans le libre arbitre et la capacité de chaque acteur à accepter d'être en accord avec ce qui l'anime profondément...

En résumé

La spiritualité juive propose une vision du leadership qui touche étymologiquement à la notion de « conduire » et « faire conduire ». Le leader en tant qu'expert est choisi pour ses qualités de cœur et surtout possède une humilité qui lui demande de surmonter un syndrome d'imposteur en dépassant ses doutes en sa propre capacité. Cela ne l'empêche pas d'avoir un lien de proximité avec son Supérieur (Dieu) à qui il demande de prouver la véracité de ce qu'Il avance. Seule théophanie collec-

tive, le judaïsme propose une réflexion sur un rapport de communication directe et cela à la plus haute marche hiérarchique pour qu'il y ait un moment fort de rencontre qui puisse être ré-évoquée comme un lien de confiance authentique entre « PDG » et collaborateurs. C'est par un rapport responsabilisant qu'un leadership efficace peut naître avec une forte conscience du libre arbitre. Chacun fait partie du Tout et se doit d'accepter de jouer sa partie. Dans le judaïsme, Dieu, le « leader des leaders » donne « the permission to be human » comme dirait Tal Ben Shahar, le célèbre professeur juif de bonheur (psychologie positive) de l'Université de Harvard. La permission et le droit d'être humain est relié à un devoir d'action, d'initiative et à un droit à l'erreur. Dieu choisit d'entrer en partenariat avec l'Homme et de lui parler plus comme un leader coach qui suggère et non pas de façon descendante (« Je sais/Tu fais »)... Après tout, Dieu ne nous a-t-il pas fait sortir d'Egypte pour abolir le leadership pyramidal et proposer un leadership collégial où chacun a sa place ? ■

Bibliographie

Ben Shahar T., Ridgway A. (2018). *Le Bonheur d'être leader*, Deboeck Supérieur, Louvain-la-Neuve, Belgique.

Cohen N.J. (2008). *Moses and the Journey to Leadership : Timeless Lessons of Effective Management from the Bible and Today's Leaders*, Jewish Lights, Woodstock, VT

Kessous G.C. (2012). *Théâtre et sacré dans la tradition juive*, PUF, Paris, France.

Laufer N. (2008). *The Genesis of Leadership: What the Bible Teaches Us about Visions, Values and Leading Change* : Jewish Lights, Woodstock, VT.

« La musique peut-elle être antisémite ? » ou « Richard Wagner : Le Maître-Chanteur des lois de Nuremberg »

■ par Anny Kessous Dreyfuss

« 10 novembre 1938 : l'Orchestre Philharmonique d'Israël (qui s'appelait alors Orchestre Philharmonique de Palestine) décide spontanément de supprimer du programme prévu pour la soirée une œuvre de Richard Wagner ; on venait d'apprendre à Tel-Aviv que la « Nuit de Cristal » s'était déroulée la veille en Allemagne nazie. En accord complet avec l'ensemble des instrumentistes et l'unanimité des abonnés, le chef-fondateur de l'Orchestre : Bronislav Hubermann, propose d'aller plus loin : on ne mettra plus Wagner au répertoire aussi longtemps que durera le IIIe Reich. Personne ne prévoit alors que la « Nuit de Cristal » n'aura été que le sinistre prélude de la « solution finale ».

Ainsi commence l'article que le philosophe André Neher consacre à Richard Wagner et à sa musique, en décembre 1981 dans *Information juive*, sous le titre : « Richard Wagner : Le Maître-Chanteur des lois de Nuremberg ». Il n'est plus ce jeune homme passionné de Wagner qui s'opposait avec fougue au grand musicologue Léon Algazi quand celui-ci insistait sur l'antisémitisme du compositeur et appelait, dès 1933, dans *l'Univers israélite*, à boycotter sa musique. Et Neher explique son revirement dû à la Shoah, au lecteur wagnérien qui lui a adressé une critique incisive intitulée « La musique peut-elle être antisémite ? ».

Avant 1933, écouter Wagner, pour un juif, c'était, prioritairement si ce n'est exclusivement, ne considérer que son art. Nous avons le témoignage de Theodor Herzl qui relate dans son autobiographie l'importance que tint l'opéra *Tannhäuser* comme stimulant artistique à son processus créateur. Il était à Paris, en 1898, témoin de l'affaire Dreyfus qui lui inspirait la nécessité de rédiger *L'État juif, recherche d'une réponse moderne à la question juive (Der Judenstaat, Versuch einer Modernen Lösung der Judenfrage)*. Et il note qu'il n'était en état d'écrire ce livre, capital pour

l'histoire juive, qu'après avoir entendu *Tannhäuser* dont on donnait alors des représentations.

À la question de la situation des juifs, Wagner avait donné à lire sa « solution », envisageant tour à tour le bûcher, l'expulsion ou l'interdiction de leurs pratiques. Et ses exposés concernant la musique et l'art juifs, dans le cadre de l'essor libéral des années 1850-1860 avaient préfiguré ceux d'un mouvement bientôt baptisé « antisémitisme » qui vit le jour dans les années 1870. Que Wagner ait refusé d'en devenir le chef de file, ou même d'y participer ne doit pas être interprété comme un changement d'opinion. Il semble bien plutôt qu'il ait reculé devant les conséquences pratiques de ses idées et qu'il lui ait suffi de cracher son fiel contre certains compositeurs comme Meyerbeer et Mendelssohn.

Mais les juifs allemands jouissaient encore d'une relative quiétude.

Les lois de Nuremberg en 1935 vont peu à peu concrétiser les intentions nazies, privant les juifs de leurs droits et de la citoyenneté allemande. Et dans la nuit du 9 au 10 novembre 1938, la nuit de cristal, les violences, arrestations,



L'ancienne synagogue vers 1860
Gravure de Louis Thümling
d'après une photographie d'Hermann Krone

assassinats, déportations, destructions et pillages révèlent la sauvagerie des persécutions contre les juifs commises par l'Allemagne nazie, en raison de leur appartenance ethnique.

« L'antisémitisme rédempteur » d'Hitler plongeait, comme le montre l'historien George L. Mosse, dans une pensée raciale et ethniciste (*völkisch*) du XIXe



Sauvetage de l'étoile de David sur une tour de la synagogue lors de la « Nuit de cristal » (9 novembre 1938).



La synagogue de Dresde après la « Nuit de Cristal »

siècle. Ainsi Wagner avait-il justifié sa pensée antisémite en la replaçant dans l'opposition « déchéance-rédemption » car la « régénération » obligatoire des juifs faisait partie d'une théorie plus générale de la rédemption du genre humain tout entier. Celle-ci devait s'accomplir notamment par le biais de l'art total wagnérien, empreint d'un retour au paganisme germanique, d'où la haine redoublée du compositeur contre qui n'appréciait pas son œuvre. Dans cette Allemagne en mal d'unité, Wagner ne refusait pas de compter des « amis juifs », mais il voyait leur émancipation et leur accession à l'égalité « avant que nous autres allemands ne fussions devenus quelque chose » comme un fait pernicieux.

Qu'était-ce que devenir « quelque chose » et comment l'élément juif devait-il être intégré dans la culture allemande chrétienne ou tout simplement wagnérienne ? Les rapports de Wagner à la « chose juive » ne sont pas toujours très clairs. C'est ce que montre l'épisode suivant qui éclairera le choix des représentations de la synagogue de Dresde pour illustrer, en contrepoint, l'abomination nazie.

L'affaire se passe en 1870. Cosima, fille de Franz Liszt et épouse de Hans von Bülow vit à Triebtschen près de Lucerne, avec Richard Wagner, le père de ses trois enfants. Et ce 27 janvier elle écrit à Friedrich Nietzsche :

« Vous voyez, cher Herr Professor, comment vous m'avez vraiment porté chance ; car j'ai à mon agréable surprise l'esquisse de Semper. Je vous renvoie sa lettre puisqu'un autographe de Semper est toujours de valeur. Je note aussi Noske & Meyer, mais j'imagine que cette firme doit se trouver à Dresde (non à Zürich, qui, en ce qui concerne la synagogue de Dresde à cette époque, ne peut avoir été dans son aire de rayonnement) Puis-je vous ennuyer un peu plus ? Je ne peux pas envoyer une lettre à Meyer & Noske sous mon nom, ou datée de Lucerne, car de ce fait je courrais le risque de voir apparaître

dans la presse ma « commande juive ». Auriez-vous l'extrême amabilité de faire suivre ma lettre jointe (que j'ai fait écrire et signer par ma gouvernante) et faire la recherche à votre nom ou au nom de quelqu'un d'autre à qui vous pourriez faire suivre le courrier et joindre votre adresse ? Je vous demande mille pardons. Je pense qu'il serait également bien d'envoyer à Semper quelques mots de remerciement pour son amicale mise à disposition du dessin. »



La villa Idyll à Triebtschen

Cosima demandait à Nietzsche, alors professeur à Bâle, de continuer à l'aider dans sa recherche. En effet, grâce au philosophe, elle venait d'obtenir de l'architecte Gottfried Semper le dessin d'un objet qui pouvait avoir été fabriqué par les joailliers Meyer et Noske. Elle souhaitait en passer commande, se réfugiant dans un anonymat prudent, justifié par ses positions antijuives connues et par celles de Wagner.

Quels étaient les liens entre les différents personnages et les lieux ? Semper comme Wagner avait vécu à Dresde. Wagner y avait été Maître de Chapelle de la Cour, dès 1843. A Dresde, il avait fait représenter *Rienzi*, le *Vaisseau fantôme*, avait composé *Lohengrin*, *Tannhäuser* et commencé le livret des *Maîtres Chanteurs*. Semper y était titulaire de la chaire d'architecture à l'Académie des Beaux-Arts. Et c'est selon ses plans que furent érigés non seulement le Hoftheater mais aussi la synagogue.

Sans doute, Wagner avait-il eu l'occasion de visiter la synagogue de son ami Semper à Dresde. Peut-être même fonda-t-il les remarques sur le chant synagogal qui figurent dans *Le Judaïsme* dans la musique sur ce qu'il y avait observé.

En 1849, ils avaient participé tous deux, à l'insurrection de Dresde ce qui leur avait valu d'être expulsés de la ville.



Intérieur de la synagogue de Dresde

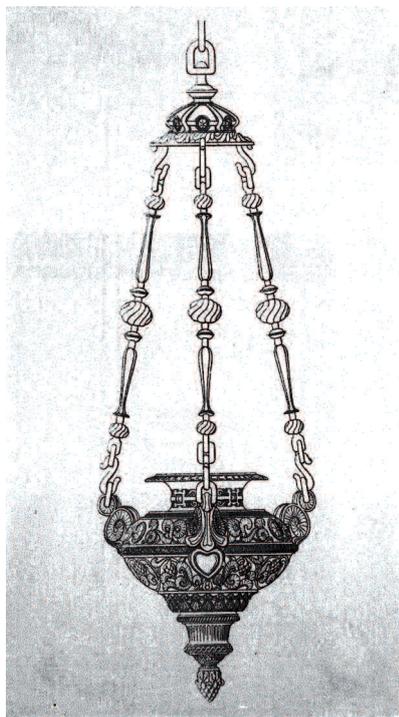
En quoi consistait cette « commande juive », quelles étaient ces démarches pour l'obtenir, dont le journal de Cosima fait écho en mai et juin 1870 ?

Le mariage de Cosima avec Richard Wagner est prévu pour août. Le baptême de Siegfried, le troisième des enfants du couple Cosima-Wagner, doit avoir lieu en septembre. Et Cosima écrit dans son journal le 4 septembre : « A quatre heures le baptême commence. [L'enfant] Helferich Siegfried Richard Wagner se comporte passablement. Suit une réunion fort agréable. On consacre la lampe suspendue de Semper. »

Au fil du journal et de la correspondance de Cosima on apprend alors que la lampe ainsi désignée n'est autre... que la réplique du *Ner Tamid* de la synagogue de Dresde !

Et il est vraisemblable que Cosima a souhaité en faire cadeau à Wagner pour célébrer leur mariage et le baptême de leur fils.

Que pouvait représenter cette lampe pour les Wagner ? Que symbolisait pour eux cette réplique du *Ner Tamid* qui, selon la Bible ([Exo. 27: 20-21](#) and [Lev. 24:2](#)), devait apporter une lumière >>>



Le Ner Tamid de la synagogue de Dresde d'après un dessin de Semper (courtesy ETH Zurich)

constante perpétuant, dans la synagogue, la lumière placée dans la « tente d'assignation », puis dans le Temple ? Simple goût de l'orientalisme, symbole de purification, volonté de consacrer leur maison lors des sacrements du mariage et du baptême par un élément rappelant le Temple ? Ou, plus trivialement, appropriation de l'objet comme symbole de victoire sur le peuple juif auquel ils entendaient voir imposer leur loi ? Le pamphlet *Le Judaïsme dans la musique* (*Der Judentum in der Musik*), paru tout d'abord en 1850, venait d'être réédité en 1869, plus virulent encore. Et Wagner, cette fois, l'avait signé de son nom.

Faut-il conjecturer, comme le chercheur David Conway¹, un parallèle avec la prise de la *Menorah* par les Romains. N'oublions pas que l'imposant nouveau chandelier de la synagogue de Bayreuth était allumé lors du concert commémorant la pose de la première pierre du *Festspielhaus* – le théâtre voulu par Wagner pour y faire donner ses opéras –, en 1872. Wagner en avait demandé et obtenu le prêt auprès de la communauté israélite pour éclairer d'une

lumière supplémentaire les choristes et l'orchestre.

Le début de l'article d'André Neher a montré l'origine de la suppression de la musique de Wagner des programmes de concert, en Israël. Mais la question de ne plus tenir compte de cette décision se pose régulièrement, chacun y trouvant la meilleure réponse. Hors d'Israël, par exemple, un concert remarqué fut celui de l'Orchestre de Chambre d'Israël, le 27 juillet 2011, qui exécuta *Siegfried-Idyll* à Bayreuth, non certes au *Festspielhaus*, mais dans la salle de la *Stadthalle*. Les musiciens n'avaient pas pu répéter l'œuvre en Israël, tant la polémique reste grande ; on les menaçait même de leur retirer toute subvention. En Israël, Daniel Barenboïm, dix ans auparavant, avait achevé un concert par un extrait de *Tristan et Isolde*, sans l'annoncer au programme. Et, en 2014, invitée de BibliObs², le chef d'orchestre s'exprimait dans un article intitulé : « Pourquoi je joue Wagner ». On peut y lire, tout d'abord, un exposé des procédés de génie du compositeur : l'économie de moyens au service de « l'œuvre d'art totale », la variété dans les énoncés du même thème, le génial accord de Tristan donnant « la sensation née d'une dissolution inachevée »... Puis, pour mieux faire comprendre Wagner et son pamphlet, il est décrit le contexte antisémite de l'époque et citée sa solution au problème juif – rapprochée de celle de Théodore Herzl au même moment – l'émigration des juifs. La question de l'antisémitisme est alors rapportée à la politique actuelle d'Israël qui, selon le chef d'orchestre, voit « dans le refus des Palestiniens de reconnaître l'Etat hébreu, un prolongement de l'antisémitisme européen » plutôt que de « reconnaître expressément » que « l'Etat a été fondé au détriment d'un autre peuple ». Ce qui constitue, pour Barenboïm, un sujet tabou en Israël, de la même façon qu'est tabou le fait d'y jouer Wagner.

Multiplés et diverses sont les opinions. Mais est-on véritablement libres de penser, comme le clamait Wagner en

signant Freigedank son pamphlet antisémite, quand l'humeur ou la mauvaise foi envahit l'esprit ? Il est vrai qu'en Israël on roule en Mercedes et même en Volkswagen et qu'on ne boude pas les produits allemands. Mais il faut croire que la musique n'est pas bien de consommation comme un autre. Elle est faite de vibrations et il en est de la musique comme des parfums, l'air nous transmet de délicieuses fragrances comme des relents nauséabonds. Alors doit-on, désormais faire entendre Wagner dans les concerts en Israël ? Quels sont les meilleurs arguments ? Le bilan ? Reprenant Jean Ferrat, ne devrait-on pas dire : « Et ces millions de morts qui forment le passif c'est à eux qu'il faudrait demander leur avis. » Sans doute est-ce à ceux qui, parmi nous, gardent encore et toujours l'indicible blessure qu'il faut répondre paix et respect.

P.S. Il ne subsiste aucune trace du *Ner Tamid* de la synagogue de Dresde ni de sa réplique suspendue dans la villa *Idyll* à Triebtschen.

Mais du triomphe de la Lumière éternelle sur le Mal, il demeure un témoignage. C'est un pan de mur de la nouvelle synagogue de Dresde dans lequel sont encastées quelques pierres de la synagogue incendiée de Semper.



Mur de la nouvelle synagogue de Dresde incluant des pierres de la synagogue de Semper

Un pan de mur, comme pour mieux barrer la route à l'oubli. ■

1) « Wagner's Magic Lamp », in *Wagner magazine*, Londres, printemps 2004.

2) Article paru dans la « *New York Review of Books* » le 20 juin 2013, traduit par Jean-Louis de Montesquiou. Reproduit partiellement à <https://bibliobs.nouvelobs.com/en-partenariat-avec-books/20140307.OBS8894/daniel-barenboim-pourquoi-je-joue-wagner.html>

Questionnement : la Chine et les Juifs

Un sujet inquiète dans les chaudières : quel est l'avenir de l'Europe, plus généralement l'avenir de la civilisation occidentale judéo-chrétienne et gréco-latine en sa qualité reconnue de centre de la civilisation humaine, face à la Chine ?

Depuis l'ouverture de la Chine aux relations avec le monde occidental, en 1978, sous l'impulsion de Deng Zao Ping, la Chine Populaire communiste est devenue un acteur mondial majeur de la vie économique ; son influence est croissante aussi comme facteur géopolitique de la planète.

... une réalité est indiscutable : dans la nouvelle configuration mondiale, la Chine joue et jouera un rôle déterminant.

... dans un monde de prépondérance asiatique, quelle sera la place des juifs dans la mission qui leur est assignée de répandre les idées de la Torah pour contribuer au développement de la Spiritualité dans le monde...

La puissance de la Chine se mesure à de nombreux paramètres : la démographie (près d'un milliard et demi d'habitants), le haut niveau de technologies acquises grâce aux transferts de pays développés, la maîtrise du nucléaire, l'avant garde de la numérisation de l'économie et de la production industrielle, etc...

Selon une opinion répandue mais contestée, le centre de gravité du progrès humain, économique, culturel, scientifique, en un mot, le pilier de la Civilisation humaine, se déplace ou s'est déjà déplacé de l'Europe, vue comme déclinante, vers l'Asie avec une prépondérance chinoise.

De nombreux arguments militent en faveur de cette thèse, de nombreux arguments s'y opposent, (cette discussion n'est pas notre propos) mais une

réalité est indiscutable : dans la nouvelle configuration mondiale, la Chine joue et jouera un rôle déterminant.

Dans ce nouveau monde, quelle sera la place du judaïsme ? L'histoire de l'Europe ne serait pas ce qu'elle est sans la contribution des Juifs (« The jewish contribution to European culture » Report of the Committee on Culture and Education, Assemblée Parlementaire du Conseil de l'Europe Doc.5778). Mais aujourd'hui, dans un monde de prépondérance asiatique, quelle sera la place des juifs dans la mission qui leur est assignée de répandre les idées de la

Torah pour contribuer au développement de la Spiritualité dans le monde, c'est-à-dire la reconnaissance universelle du Dieu unique, pour humaniser le monde, et non le judaïser, pour pérenniser leur fonction de convertisseurs de concepts dans le concert des civilisations ?

Cette question surgit car la civilisation chinoise de beaucoup antérieure à la nôtre n'est pas mentionnée dans la Torah, comme si elle n'existait pas.

Dans l'ensemble de la Bible, chez les commentateurs de toutes les époques, chez nos penseurs, il n'est rien rapporté (à la connaissance de l'auteur de ces lignes), sur une relation du Judaïsme avec la spiritualité chinoise, pourtant de haut niveau et d'une impressionnante profondeur même si il existe parfois et en même temps un parfum d'idolatrie

■ par Charles Meyer

... Pas davantage avec la pensée chinoise... Le monde semble limité au moyen-orient jusqu'à l'Inde, et à l'Europe... avec une mention de l'Afrique.

Nous avons beaucoup de sources qui dissertent sur nos rapports avec la Grèce, avec Rome, avec la Perse. Schématiquement, la compréhension de notre relation à l'Occident est éclairée et enrichie par la réflexion sur le conflit de Esau et de Jacob, typologie de cette relation, de même que le rapport conflictuel de Isaac et de Ismaël fortifie notre compréhension du rapport au monde arabo-musulman.

Mais la Chine pour qui la population juive dans le monde représente la population d'une ville chinoise, fière de son histoire, de ses valeurs, imbue d'un soupçon de sentiment de supériorité, quelle place sera la nôtre dans ce nouveau monde ?

Comment pourrions-nous participer à la « réparation du monde » c'est-à-dire lutter contre le déficit de sens de la société contemporaine matérialiste ? Ou allons-nous ?

Heureusement, une boussole nous guide : notre certitude, notre détermination, notre confiance, en résumé notre Emouna. ■

ביום ההוא יהיה ה' אחד ושמו אחד



La page d'Avidan

■ par Avidan Kogel

■ J'ai commandé un nouveau four pour Roche Hachana pour faire du gâteau au Miele.

■ Dieu m'est apparu en rêve et m'a dit : « vous êtes mignons avec vos selihot le dimanche matin, mais comptez pas trop sur moi, Je fais la grasse matinée ».

■ La pomme trempée dans le miel, c'est pour les utopistes. Un réaliste trempe le gefiltefish dans le raifort.

■ Les types qui passent Roche Hachana sur la tombe de Nahman de Braslav, est ce qu'ils disent à la fin de chaque bénédiction « Ouman, c'est là ! » ?

■ J'ai une pensée pour Dieu qui subit à Kippour l'haleine de chacal de 10 millions de juifs qui vont Lui demander pardon...

■ Ma femme, très attentionnée, m'a laissé plein de Tupperware vides dans le frigo en cas de fringale pendant Kippour.

■ Après 3 années de Krav Maga intensives, je pense que mes enfants sont prêts pour Simhat Torah.

■ Y'a des Rabbins qui se sont dits que 10 jours chômés en 3 semaines, ce serait la meilleure idée pour rapprocher les gens de la religion.

■ - Papa, est-ce que le beau temps va durer ?

- Attends, je regarde... Non, il va pleuvoir toute la semaine...

- Comment tu sais ?

- Facile, notre voisin juif construit sa soucca !

■ - Soukkot est fini, on fait quoi ?

- Ben... euh... On a qu'à prier pour la pluie pendant 2 jours...

- Bof, c'est pas très vendeur...

- Je sais... Un truc pour la Torah ?

- Y'a déjà Chavouot...

- Ouais, mais là on boit comme des trous !

- L'IDEE EST GENIALE !

C A R N E T M O N T É V I D É O

NAISSANCE

■ Un très chaleureux Mazal Tov à Sophie et Raymond Briefel à l'occasion de la naissance en Israël d'un petit garçon au foyer de Ilana et Michael Lévy. Toutes nos félicitations aux heureux parents, ainsi qu'aux grands-parents Sophie et Raymond Briefel et Marc Levy.

■ Rose et Gabriel ont la joie de vous annoncer la naissance de leur petit frère Charles Arié Haim Tzarowsky le 13 août 2020. Un grand mazaltov aux parents, Alexandre et Debora Tzarowsky, et aux grands-parents Gittan et Jean-Claude Sobel ainsi que Lyliane et Guy Tzarowsky.

■ Un grand mazaltov à Colette et Henri Herzog pour la naissance en Israël d'un petit garçon au foyer de Lorène et Raphaël Valency. Nous adressons tous nos vœux aux grands-parents et aux parents ; qu'ils aient beaucoup de נחת de ce petit garçon.

BAR et BAT MITSVA

Un grand mazal tov aux bar mitsva :

■ Jonathan TUBIANA

■ Raphael KANTOR

■ Joshua CHEMLA ainsi qu'à leurs familles.

Nous leur adressons tous nos vœux de réussite matérielle et spirituelle.

DÉCÈS

■ Mme Nicole HOLC

■ Mme Sylvia CONFORTY

Toutes nos condoléances à leurs familles.

Nous invitons les personnes n'ayant pas d'e-mail et qui souhaitent être prévenus des événements communautaires par téléphone, de se manifester auprès du secrétariat au 01 45 04 66 73.

« Ce journal contient des textes sacrés, merci de ne pas le jeter. Il doit être mis à la Gueniza »

*« A Lamp Is A Mitzvah And The Torah Is Light »
Pastel de Shoshannah Brombacher*

>>

Great Technology
+ Marketing + Finance + Compliance
= Strategy
* Execution
= **Value Creation**

Atacama Innovation

Technologie au service de la finance
Finance au service de la technologie

Gestion de risque – Développement durable

Notre métier :
transformer le potentiel en réalité, transformer le risque en opportunité

<https://atacama.io>